

Emprise et perversion

Paul Denis

L'approche psychanalytique de la notion de perversion invite à considérer des conduites perverses plutôt qu'à définir une nosographie ou à décrire une psychopathologie univoque. Les conduites perverses peuvent survenir dans différents contextes cliniques et témoignent d'une rupture entre le registre de l'emprise et celui des représentations en relation avec des moments ou des états de dépersonnalisation. La dépression, organisée autour d'un fétiche interne a une parenté de structure avec la perversion.

Il faut n'être point dupe en ce farceur de monde
Où le bonheur n'a rien d'exquis ni d'alléchant
S'il n'y frétille un peu de pervers et d'immonde
Et pour n'être point dupe, il faut être méchant

Paul Verlaine

Est-il possible de donner de la notion de perversion une définition psychanalytique? Héritier de la nosographie de son époque, Freud, lecteur de la *Psychopathia Sexualis* de Krafft-Ebing et des travaux de Havelock Ellis, reprend la notion clinique de perversion mais la traite dans le cadre de la théorie de la libido et ainsi la soumet au conflit psychique ce qui fait de tout enfant un « pervers polymorphe » et de tout adulte un pervers potentiel. La prédisposition à la perversion devient alors une caractéristique du fonctionnement de l'esprit et la névrose, « négatif de la perversion », est ancrée dans cette aptitude générale. Une définition psychanalytique de la perversion se doit de suivre cette voie freudienne et de considérer d'abord la perversion comme un aspect du fonctionnement de l'esprit, les conduites cliniquement réputées de « perverses » devraient alors être référées aux modalités de ce fonctionnement pour être considérées comme telles du point de vue psychanalytique.

Si l'on en croit Jean Pierre Kamieniak :

« L'étymologie nous apprend que le mot perversion appartient à la famille des composés verbaux rattachés au latin *vertere*, *versus* (anc. *vortex*, *vorsus*) qui signifie « tourner ». Parmi ces composés on trouve *invertere* « retourner » qui donnera *inversio* « inversion » au 16^e, *inversus* « retourné » et « inverse » au 17^e, tandis qu'« inversi » n'apparaîtra qu'au 20^e. On y trouve également *pervertere* « mettre sens dessus dessous » qui donnera *perversus* « de travers », « perversi », au 12^e, et *perversio* « perversion » au 15^e, dont l'usage est attesté dès 1444 en tant qu'il souligne la valeur dépréciative de l'écart qu'il énonce » (Kamieniak, 2003¹).

Cette valeur dépréciative de l'aberration sexuelle comportait aussi une valence criminelle du détournement de la sexualité de son but procréatif, conduisant au châtement de la sodomie et de l'homosexualité agie. La longue histoire de la dépénalisation de

l'homosexualité lui a finalement fait quitter officiellement le registre des perversions sexuelles et celui des maladies mentales lequel avait constitué un premier palier pour la décriminaliser. Nombre de conduites considérées comme perverses tendent à suivre le même mouvement — en dehors de la pédophilie qui reste aujourd'hui la perversion des perversions — et à perdre cette dénomination péjorative marquant l'écart par rapport à une norme :

« On constate en effet que les substantifs utilisés pour marquer cet écart – aberration, anomalie, déviation, perversion... – renvoient tous à une norme implicite dont ils signifient la démarcation. [...] Et c'est sans aucun doute dans un souci de neutralisation de la connotation dépréciative qui leur est attachée que la manière de formuler cet écart deviendra plus savante : ainsi déjà Krafft-Ebing parle-t-il de *paresthésies*, tandis que dans le récent DSM 3 on trouve le terme de *paraphilies*. Il n'est plus question du mot *perversion* » (Kamieniak, 2003).

La nécessaire dépénalisation de l'homosexualité a même conduit aujourd'hui à remplacer sa condamnation comme criminelle par son épiphanie en tant que conduite normale voire à la revendication de droits particuliers qui devraient lui être attachés.

« La théorie, disait Charcot, ça n'empêche pas d'exister »; le DSM 3 n'empêche pas non plus les conduites jadis nommées perverses d'apparaître — fut-ce sous le nom de paraphilies — et les questions de se poser. Nous nous limiterons ici à certains aspects de la perversion, essentiellement à la rupture du lien d'identification réciproque, à l'importance du registre de l'emprise au détriment du jeu des représentations et aux rapports que l'on peut décrire entre perversion et dépression.

Les contre attitudes révélatrices du registre pervers

La naissance et l'emploi même du terme de perversion impliquent qu'une gêne est provoquée par les conduites perverses, induisant le rejet, la mise à distance, un refus de s'identifier au personnage concerné. Cette attitude répond, entre autres, à la valeur séductrice et traumatique des conduites perverses : toute perversion est une invitation à participer au même plaisir sexuel. Le rejet se marque par les adjectifs employés pour décrire les pratiques sexuelles en question : anormales, déviantes, aberrantes, contre nature, obscènes, dégoûtantes, méprisables... La perversion est ce que l'on refuse, ce dont on ne veut pas. L'ancienne appétence perverse polymorphe de notre enfance menace de se réveiller en face des conduites perverses. Par rapport à l'homosexualité, qui n'a que récemment perdu son rang de perversion, c'est l'ensemble des sentiments et fixations homosexuelles présents en nous qui se trouve sollicité. L'homosexualité psychique, universelle, est sous la protection d'une inhibition de but que l'exhibition d'une homosexualité agie est de nature à menacer : nous sommes tous des homophobes car nous sommes tous dotés d'un potentiel homosexuel psychique qu'il nous faut maintenir à l'abri d'une sexualisation trop intense. Si la névrose est le négatif de la perversion c'est que l'organisation névrotique se garde de la perversion et se sent attaquée

par ses manifestations. Ce n'est pas tant la société qui se défend contre la perversion que chaque individu pour son compte personnel.

Les sujets engagés dans des comportements pervers s'attaquent donc à notre fonctionnement psychique, par la nature même de leurs conduites, que ce soit malgré eux ou qu'une intentionnalité — voire une provocation — s'y ajoute.

Nos contre-attitudes d'analystes sont de ce point de vue des révélateurs importants qui devraient nous permettre de déceler un fonctionnement réputé pervers — pervers pour nous — sans réprimer ce qui se manifeste dans notre esprit afin que nous puissions en faire l'analyse avant qu'un passage à l'acte contre-transférentiel ne rende l'analyse du patient impossible. De ce point de vue, il nous faut être capables de gérer sans trop de difficultés des fantasmes impliquant des scènes de perversions : il n'y a pas de fantasmes « pervers », seules les actions, les conduites peuvent l'être.

L'essentiel, du point de vue psychanalytique, est de considérer le rôle dynamique et économique d'une conduite perverse au lieu de la considérer comme un « signe » définissant une « structure » perverse. L'assignation par un diagnostic est une forme de mise à distance et résulte souvent d'un refus d'identification à la personne venue nous consulter. Personne ne peut se reconnaître dans une appellation diagnostique. Quand nous réduisons quelqu'un à un aspect particulier de son propre fonctionnement psychique, en le déclarant pervers par exemple, c'est que nous nous plaçons vis-à-vis de lui dans une relation très limitée, nous le mettons à distance, nous en faisons radicalement un autre. Le drame de la conduite perverse c'est qu'elle attire à elle tout l'éclairage, et que l'on risque de perdre de vue le reste, en particulier la souffrance psychique qui sous-tend ces comportements, qu'il s'agisse de comportements pervers véniels ou d'agissements ayant de graves conséquences pour autrui. A l'inverse ne pas tenir compte de cette difficulté d'identification aboutirait aussi sûrement à une impasse.

La tendance actuelle qui consiste à dissocier le comportement sexuel, et ses particularités, de la vie psychique est une forme de négation de l'un des aspects de la découverte de Freud : la continuité de la vie psychique laquelle est une psychosexualité; toute inflexion de la vie psychique a sa contrepartie dans la vie sexuelle et inversement.

Perversion et pulsions partielles

Une première approche métapsychologique de la perversion peut se développer à partir de la façon dont Freud fait évoluer les stades libidinaux et la « perversion polymorphe » de l'enfance. Les différentes pulsions partielles sont censées s'organiser les unes par rapport aux autres pour se ranger finalement sous « le primat de la génitalité ». La libido se déplace d'un registre pulsionnel à l'autre de telle sorte que certains courants des pulsions partielles sont, en grande partie, désinvestis ou sublimés. L'investissement des « objets partiels » correspondant aux différentes zones érogènes se trouve diminué du fait de la transposition de la libido sur un « objet total », une personne avec

laquelle une relation complexe s'établit, qui organise l'ensemble des investissements.

Un premier aspect des conduites perverses peut être défini en fonction de cette perspective : c'est une relation d'objet partiel qui se trouve maintenue. Au lieu qu'une relation « d'objet total » ne s'organise, la personne qui aurait dû être l'élue de cette relation est traitée comme un objet partiel; la personne en question se sent alors niée dans sa totalité et, plus subtilement, sa cohérence interne, bâtie sur le renoncement aux pulsions partielles sollicitées, se trouve menacée. C'est la problématique du désir qui est mise en avant par le sujet engagé dans un mouvement pervers; un « objet » n'est recherché que dans la mesure où il peut fournir l'objet partiel susceptible de correspondre à *son désir* — celui-ci idéalisé — et non à son amour lequel serait la résultante d'un ensemble évolué de pulsions transposées et organisées dans une relation ambivalente où l'autre est reconnu justement dans son altérité. Écoutons sur ce point un écrivain, mais aussi pédophile, célèbre, André Gide : « Je te le dis en vérité Nathanaël, chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours fautive de l'objet même de mon désir. » Dans une telle profession de foi, l'accent est mis sur le désir plus que sur l'objet, c'est l'excitation pulsionnelle du désir qui est considérée comme l'essentiel, la possession de l'objet n'a pas de poids véritable et, à la limite, le désir compte plus que sa satisfaction. Dans un autre passage des *Nourritures terrestres* la même idée est évoquée à propos de la pulsion partielle scopique : « Que l'importance soit dans ton regard, non dans la chose regardée. » La qualité narcissique de l'excitation pulsionnelle elle-même, au détriment de l'objet, est ici marquée par le terme d'« importance »...

La prévalence de l'emprise

Cette première approximation du fonctionnement pervers peut être précisée si l'on prend en compte les deux aspects qu'il est possible de reconnaître aux pulsions partielles : le registre de l'emprise et celui de la satisfaction. Nous suggérons en effet de considérer que la pulsion se différencie, prend forme — à partir du flux global de la libido — par l'investissement de l'énergie libidinale dans deux registres : l'un est le registre de l'emprise, l'autre celui de la satisfaction.

Le registre de l'emprise est celui du *Bemächtigungsapparat*, de l'appareil d'emprise. On peut en déduire les éléments du texte de *Trois essais sur la théorie de la sexualité*. Il s'agit de la musculature et des organes des sens, de tout ce qui est effecteur d'action et reçoit des sensations sans disposer d'un pouvoir érogène proprement dit, sans disposer de la capacité à une décharge autonome.

Le registre de la satisfaction est celui qui s'organise à partir du fonctionnement des zones érogènes et de leur pouvoir orgastique, du pouvoir dont elles sont dotées de décharger la tension d'excitation. L'expérience de la satisfaction est ainsi étroitement liée à leur fonctionnement. A ce registre de la satisfaction se rattache le monde des représentations dont l'évocation par elle-même est susceptible d'apporter un certain degré de satisfaction.

Dans le modèle que nous proposons la pulsion se constitue donc de deux mouvements libidinaux associés l'un à l'autre, articulés entre eux. L'un apparaît dans les conduites d'emprise, l'autre se manifeste dans l'expérience de la satisfaction. Les conduites d'emprise vont, dans le monde extérieur, à la recherche de l'objet adéquat capable d'abaisser la tension d'excitation par la mise en jeu des zones érogènes. L'emprise est, si l'on veut, le bras séculier de la pulsion, ce qui assure le pouvoir sur l'objet et se met au service de la réalisation de la satisfaction.

Suivons un instant, et schématiquement, les différents moments de cet exercice pulsionnel : l'élévation du niveau de l'excitation libidinale vient troubler un certain état de quiétude; sa montée est d'abord traitée par la seule hallucination de la satisfaction — comme dans le rêve — celle-ci est ensuite soutenue par la mise en jeu de représentations, constituées de façon antécédente, dans des activités de fantasmatisation (comme lors de rêverie conscientes); mais ces procédés sont, au bout d'un moment, débordés par le flux de l'excitation et il faut avoir recours à une satisfaction nouvelle si le psychisme ne veut pas connaître le sort du cheval de Schilda qui mourut le jour où il avait pris l'habitude de se passer de son picotin d'avoine. Toute une part de l'énergie se dégage du registre des représentations pour réinvestir celui de l'emprise; l'appareil d'emprise se met en quête de l'objet par le regard, la motricité, des conduites de recherche et d'appel... L'objet est alors essentiellement objet d'emprise : son image, ses caractéristiques sensorielles sont fixées au cours de cet exercice d'emprise sur lui. Une fois l'objet conquis une expérience de satisfaction mettant en jeu les zones érogènes peut être constituée grâce à sa possession. L'instant de la satisfaction noue entre elles les données recueillies par l'appareil d'emprise et le don de plaisir venu des zones érogènes. Une nouvelle bascule de l'investissement libidinal se produit alors : la plus grande part de la libido délaisse le registre de l'emprise et le monde extérieur pour investir l'expérience même de la satisfaction, interne au sujet. L'objet est alors désinvesti en emprise, désinvesti dans sa réalité et c'est ce qu'il a permis au sujet de constituer en lui-même qui est surinvesti. L'exercice de l'emprise est désinvesti au profit de l'expérience de la satisfaction. Des investissements en emprise ne perdurent que des traces qui constituent une trame sur laquelle vient se nouer la satisfaction, couleur déposée sur un support qui en permet la liaison à l'objet délaissé du fait du plaisir lui-même. C'est cette combinaison de données issues des deux registres de l'emprise et de la satisfaction qui constitue une représentation nouvelle qui vient s'adjoindre, s'associer au tissu des représentations antécédentes. C'est l'expérience de la satisfaction ou son évocation à travers des représentations qui en sont messagères qui vient arrêter l'emprise dont les efforts peuvent se poursuivre sans cela jusqu'à des paroxysmes destructeurs.

Nous pensons que la perversion s'inscrit dans un trouble du rapport entre les deux registres de l'emprise et de la satisfaction, dans un divorce entre le registre des représentations bâties à la faveur des expériences de satisfaction et l'exercice de l'emprise, c'est-à-dire dans un trouble du fonctionnement pulsionnel lui-même.

J'ai tenté, pendant un certain temps, une psychothérapie avec un jeune homme qui présentait une paraphilie jadis répertoriée comme perversion : il était frôleur dans le métro. Il passait ses journées extrêmement angoissé; il se sentait l'esprit vide, incapable de rien

avancer de son travail d'étudiant, et voyait monter son angoisse au fur et à mesure que l'après-midi avançait : il attendait l'heure de pointe dans le métro pour s'y précipiter : favorisé par la foule, le tassement des gens les uns contre les autres il allait se frotter contre une femme et se masturber ainsi. Cet homme n'avait pas d'amie, ses relations se limitaient à quelques camarades, et il se sentait absolument incapable d'approcher une fille, d'avoir ne serait-ce qu'un échange verbal ou un flirt, encore moins une relation sexuelle. Son organisation psychique, très précaire, ne tenait que par son activité « perverse » qui constituait à peu près toute sa vie sexuelle et qui résumait presque l'organisation de sa vie psychique laquelle apparaissait comme désertique. La faillite du registre des représentations était chez lui patente et la satisfaction sexuelle obtenue dans le métro, non pas avec une personne précise mais contre des fesses anonymes, ne lui permettait la construction d'aucune représentation nouvelle. Il n'évoquait jamais un visage ou un sentiment amoureux quelconque pour une personne entrevue qui l'ait fait rêver. Son activité se limitait à une emprise motrice : aller dans le métro et « frôler ». La perversion, limitée à une activité d'emprise très pauvre, constituait ici un fragile rempart contre la psychose. Il est très vraisemblable que bon nombre de pédophiles soient des sujets extraordinairement vulnérables à la dépersonnalisation et que l'exercice d'un pouvoir physique sur un enfant apaisent dans une certaine mesure.

La différence n'est pas tellement grande entre ce patient frôleur et certains patients masculins qui, à certaines heures de la journée, se précipitent vers les lieux de drague homosexuelle qu'ils connaissent pour avoir une relation sexuelle, extrêmement brève en général, avec un partenaire inconnu. Le partenaire ne vaut que parce qu'il est porteur de l'objet partiel recherché : un pénis. Chez certains de ces sujets il s'agit d'une lutte contre des moments de dépersonnalisation, pour d'autres une façon de lutter contre les aléas d'une relation interpersonnelle durable. La sexualité de ces sujets privilégie le registre de l'emprise et de la sensation au détriment du monde des représentations; ils cultivent les « sensations » sexuelles, le désir dirait Gide, plus que la satisfaction laquelle implique le registre psychique et la construction de représentations nouvelles. Un homme, tout « hétérosexuel » qu'il soit, qui va voir régulièrement des prostituées, n'importe lesquelles, pour avoir une relation sexuelle unique, même si celle-ci ne comporte en elle-même rien de « pervers », se trouve dans le même type de situation psychique : il se limite à une relation d'objet partiel et c'est le registre de l'emprise et des sensations qui prédomine; il n'y a pas construction psychique d'un objet nouveau.

Des conduites manifestes homosexuelles occasionnelles, chez des sujets engagés ordinairement dans une vie hétérosexuelle, peuvent constituer le moyen de lutter contre une montée d'angoisse. C'était le cas chez un homme, marié, dont le métier l'éloignait de chez lui pendant de longues périodes de temps : immédiatement après avoir reçu un message de sa femme lui annonçant qu'elle était enceinte, il s'était précipité chez un camarade de travail connu pour ses pratiques homosexuelles et avait eu des relations sexuelles avec lui.

Chez certains sujets il est possible de remarquer une sorte de contraste entre leurs conduites homosexuelles manifestes, leur homosexualité agie, et une sorte de phobie de l'homosexualité

psychique, un refus des liens avec leur père par exemple, de toute introjection de quelque chose venant de lui et de son influence.

La carence, ou la mise hors jeu, du registre des représentations au profit des conduites d'emprise apparaît à travers la prévalence des investissements moteurs et sensoriels qui animent les comportements pervers. Ce sont les caractéristiques externes des objets qui les font rechercher et non ce qu'ils suscitent de rêveries ou de projets : brillance, beauté, mais aussi vêtement. Le terme de « femme objet » renvoie à ce mode d'investissement : « jolie poupée »; ce qui compte c'est certaines formes physiques, la vêtue, la coiffure, les jambes, la démarche, « l'allure », ces dernières caractéristiques renvoyant à des qualités motrices. Massimo Tomassini a fait remarquer que dans le fétichisme du pied et des chaussures, il fallait attacher de l'importance au fait que les pieds permettent de s'en aller. Maîtriser les pieds, c'est maîtriser la présence de l'objet, maîtriser la chaussure, c'est maîtriser la personne (Tomassini, 1992).

Dans toutes les conduites sadomasochiste, les éléments d'appropriation, les éléments de contention, les chaînes, les colliers, les lanières et les liens utilisés dans la pratique du bounding tiennent une place considérable et sont des outils pour exercer une emprise aussi grande que possible sur le partenaire, pour s'assurer sa possession. C'est la nécessité de ce type de conduites — dépassant le registre du jeu car le sujet ne connaît pas d'alternative — et le fait qu'elles soient imposées malgré lui à un partenaire, qui leur donne un caractère pervers. Certains sujets dont l'économie psychique d'ensemble se déroule dans le registre névrotique usent de jeux à thématique sadomasochistes qui respectent les fantasmes du partenaire et soutiennent des représentations chez les deux protagonistes de la relation.

Il me semble donc que dans beaucoup de conduites perverses, ce qui se passe, c'est un défaut, une sorte de carence du fonctionnement des représentations. Or c'est à travers le jeu des représentations qu'il est possible de s'identifier à quelqu'un d'autre, d'éprouver le « concern », au sens de Winnicott, la compassion ou l'empathie. Faute de représentations porteuses d'une promesse de satisfaction avec autrui de tels sujets — ou tel sujet lors d'un moment de désorganisation de cet ordre — recherchent à tout prix, la satisfaction d'une pulsion partielle, la plus rapide possible, pour tenter de calmer le trouble dans lequel ils se trouvent. La relation perverse est ainsi une relation à sens unique.

L'interlocuteur du sujet pris dans des conduites perverses sent ce défaut, ou ce refus, d'identification à autrui, ce qui vient renforcer sa propre attitude de défiance fondée d'abord sur la mise à distance des sollicitations pulsionnelles soulevées par la conduite perverse.

Dépression et perversion

La dégradation du registre de la satisfaction qui ne permet pas de bâtir une représentation nouvelle s'observe lorsque s'installe un fonctionnement dépressif.

Certains patients déprimés continuent d'avoir des activités sexuelles, mais n'arrivent pas à donner une véritable signification à ces gestes qui ne prennent pas une valeur amoureuse; elles restent vécues au seul niveau de la sensation sans s'articuler au monde des représentations existantes pour l'enrichir; cette sexualité vécue en emprise et en sensation apporte une forme de détente immédiate sans lendemain psychique. Evelyne Kestemberg évoquait les adolescents qui déssexualisent la sexualité et en font une activité terne; on pourrait aussi parler de sexualité « opératoire » en appliquant à la sexualité la démarche de Pierre Marty et de Michel de M'Uzan.

Un exemple caricatural m'a été rapporté, celui d'un patient qui, lorsqu'il était déprimé avait une façon très personnelle d'exprimer l'inutilité psychique de ce qu'il vivait. Le dialogue avec son psychiatre était à peu près celui-ci:

— « Je dors pas bien Docteur, je dors pas bien ».

Le psychiatre protestait :

— « Quand même Monsieur M., vous avez dormi huit heures cette nuit... »

La réponse était alors :

— « Oui, mais j'appelle pas ça du bon sommeil. » « Et puis je ne mange plus... »

— « Vous avez cependant fini votre plateau tout à l'heure... »

— « Oui, mais j'appelle pas ça de l'appétit ... »

Et puis il se plaignait :

— « Avec ma femme c'est plus ça. Avec mon amie non plus, c'est plus ça ».

Le psychiatre :

— « Mais enfin quand même, Monsieur M. vous m'avez dit que vous avez eu des relations sexuelles quatre fois la semaine dernière, tout de même, ce n'est quand même pas si mal... »

— « Oui, mais j'appelle pas ça baiser... »

« J'appelle pas ça... » formule éloquente pour exprimer que ce sommeil, cette façon de manger, ces relations sexuelles n'apportent pas leur écot à l'économie psychique, pour exprimer qu'elles ne faisaient pas vivre le monde des représentations de ce patient. Les sensations sexuelles physiologiques, si elles ne prennent pas leur signification par rapport aux objets internes du patient, en s'inscrivant dans le tissu psychique, restent sans valeur et coexistent avec la dépression sans y rien changer. La sexualité est vécue en emprise, en sensation, et ne laisse pas de traces constructives; dans nombre de cas cette forme de sexualité joue contre les objets internes existants. Une jeune fille qui, dans un moment de dépit amoureux se donne à un autre homme, sait qu'elle attaque le roman qu'elle était en train de constituer, qu'elle mine l'édifice qu'elle avait entrepris de bâtir.

Dans le cas de la plupart des conduites perverses (paraphiliques...) les sujets pourraient reprendre à leur compte ce « *j'appelle pas ça...* ».

— notre frôleur aurait pu dire « j'appelle pas ça des relations... » — même si, dans nombre de cas, la dénégation de leur malaise aboutit, à l'inverse, à les faire se montrer fiers de leur misère sexuelle : « j'appelle ça... ».

Un certain nombre de sujets se livrent à des activités perverses pour ne pas risquer de modifier leur monde intérieur en investissant un véritable objet amoureux, pour ne pas être obligés de rebâtir autrement quelque chose de leur fonctionnement psychique par rapport à une personne dont ils risqueraient de dépendre. Ils restent finalement en deçà de ce qu'ils pourraient vivre, fidèles à des « fixations » sur lesquels ils ont fondé leur précaire équilibre.

La kleptomanie féminine peut constituer une forme de la lutte contre la dépression. J'ai le souvenir d'une jeune fille qui était venue à Paris poursuivre ses études, ses parents commerçants habitaient à plus de cinq cents kilomètres de la capitale; elle était très isolée. Très fréquemment elle se rendait dans les grands magasins et volait des vêtements avec une technique consommée : elle prenait pour les essayer un ensemble de vêtements et en gardait un sur elle, sous ses propres vêtements, rendait les autres et quittait le magasin : tout cela plongée dans une forme d'angoisse qui prenait en fait la place d'un sentiment de dépression et d'abandon.

On peut rapprocher ce besoin de voler des vêtements d'une forme de fétichisme qui peut aussi se manifester dans l'excès ou dans la surconsommation sur le plan des achats de vêtements... Certaines femmes quand elles sont déprimées se sentent saisies d'une forme de fringale d'achats, filent dans les magasins et reviennent, ayant dépensé tout leur argent, les bras chargés de « fringues ».

Chez certaines femmes cette activité de vol s'accompagne d'une véritable excitation érotique. G. G. de Clérambault a décrit de tels cas dans un article intitulé "La folie érotique des étoffes". Il rapporte plusieurs cas de femmes volant, dans les magasins, des tissus, du satin par exemple, conscientes de l'excitation érotique ressentie pendant l'acte même du vol et s'adonnant ensuite à des activités masturbatoires avec les tissus volés.

On passe ainsi de conduites antidépressives, vols qui peuvent se comprendre avec Winnicott comme la recherche d'un objet de compensation, à de véritables conduites fétichistes érotiques « perverses » comme c'est le cas dans la « folie érotique des étoffes ».

Un cas, publié dans une revue psychanalytique ancienne, décrit aussi quelque chose de l'ordre de la perversion : une femme volait — avec une grande tension anxieuse et beaucoup de plaisir — des paquets de pâtes alimentaires, en grande quantité. Arrivée chez elle, elle les faisait cuire, avalait tout, se faisait vomir dans une bassine et remangeait ce qu'elle avait vomi et cela plusieurs fois de suite. Elle est finalement venue demander une analyse mais en cachant soigneusement ce comportement par crainte que l'analyste ne veuille pas d'elle. Une fois sortie de sa dépression, elle a abandonné ces conduites.

Le rapport entre dépression et perversion, manifeste dans ces quelques évocations cliniques, est en fait, pour nous au fondement même de l'organisation de la dépression. Pour nous la dépression

réalise une forme de fétichisme interne; nous avons proposé, il y a quelques années, le schéma suivant :

« Que le vécu dépressif soit mouvement ou organisation durable, il s'instaure quand l'emprise échoue à faire de l'objet un objet de satisfaction, lorsque l'ombre de l'objet devient le seul support des investissements du sujet. Internalisation d'une relation d'emprise, la dépression s'organise autour d'un astre froid, l'ombre de l'objet dont il ne reste plus que les traces mnésiques perceptives une fois épuisée la substance de la satisfaction. Elle est érigée en objet de substitution que le sujet surinvestit du plus vif de ses forces psychiques. C'est ce mode de fonctionnement qui donne son unité aux différents aspects de la dépression. L'objet nucléaire de la dépression est le résultat d'un traitement psychique particulier appliqué à l'objet perdu qui en fait un "objet dépressif", et non un objet de deuil » (Denis 1997).

L'objet dépressif constitue une sorte de fétiche interne dont le surinvestissement conjure les risques d'une désorganisation complète du psychisme, du fait de la perte :

« Un décret de la réalité extérieure est refusé, l'emprise cherche à tuer le message en proclamant une présence factice. C'est l'internalisation de l'emprise qui permet ce déni, par le désinvestissement des perceptions recueillies dans le monde extérieur et par le surinvestissement des traces mnésiques de l'objet, de son ombre » (Denis 1997).

Ce déni de la perte comporte une altération du rapport à la réalité et une modification profonde de l'économie psychique :

« Le surinvestissement d'un objet [virtuel] qui ne renvoie rien, réduit à son image, de laquelle aucune satisfaction relationnelle ou auto-érotique ne peut être tirée, aboutit à une montée de l'excitation, d'une excitation désorganisante [...] l'investissement du seul support disponible à l'investissement, l'objet dépressif, [le fétiche interne] s'accroît avec la montée de l'excitation. Ce mouvement d'investissement est nécessaire pour assurer la négation de ce décret intolérable de la réalité: l'objet est perdu. Le moi s'épuise à la maintenance de cette ombre indispensable [...] Un cercle vicieux s'installe ainsi qui entretient la dépression. La montée de l'angoisse, sans résolution possible de celle-ci, aboutit à cette sorte d'exaspération anxieuse que l'on perçoit chez les mélancoliques » (Denis 1997).

Dans cette perspective les conduites perverses que nous avons rattachées à la perversion peuvent se comprendre comme des tentatives de lutte contre cet objet dépressif, pour lui arracher malgré lui par quelque activité d'emprise, une sensation fautive d'une satisfaction.

Non liquet...

Chercher à donner une définition psychanalytique de la perversion aboutit plus à reconnaître des conduites perverses plutôt qu'à une caractérisation nosographique. Les comportements pervers sont susceptibles d'apparaître chez des sujets très différents les uns des autres en fonction d'un contexte où la rupture du lien entre les registres de l'emprise et celui des représentations joue un rôle prépondérant. Le fonctionnement pervers peut apparaître de façon conjoncturelle chez certains sujets ou constituer, de façon chronique, la principale modalité de l'organisation psychique. Cette importance du contexte d'apparition ou de développement des comportements pervers est d'autant plus importante à prendre en compte que le génie propre des conduites perverses met en péril le fonctionnement de l'analyste et ses capacités d'identification à son patient. C'est sur l'ensemble de l'économie psychique et sur ses possibilités de changement que l'on peut poser une indication d'analyse et non sur le caractère pénible ou repoussant d'un comportement réputé pervers.

paul denis
7 rue de villersexel
75007 paris, france
e-mail : paulmdenis@aol.com

Références

- Denis, P., 1997, *Emprise et satisfaction, les deux formants de la pulsion*, Paris, PUF.
- Kamieniak, JP., 2003, La construction d'un objet psychopathologique : la perversion sexuelle au 19^e siècle, *Revue française de psychanalyse*, n° 1 (à paraître).
- Tomassini, M., 1992, De l'emprise à la perversion, *Revue française de psychanalyse*, tome 56, n° spécial congrès, 1615-1628.

Note

1. À paraître.